

Le vin de septembre Mme Soros

Un taxi nous a déposées toutes les trois à Iligia. Nous nous trouvons dans la bonne rue, mais ici, sur les collines, les numéros des maisons et les rues elles-mêmes ne vont pas droit. Le numéro 118 est à bonne distance du 103 et avant lui... Au hasard des voies étroites, bordées de maisons plus ou moins délabrées, apparaît le panorama de Sarajevo et, sans la brume sur les montagnes, on pourrait voir Igman et Bilasnica. Les collines que l'on aperçoit ont le vert fané de l'été finissant ;

La population d'Iligia mêle les anciens habitants et les réfugiés ; on a construit un bâtiment spécial pour les femmes de Srebrenica qui disent pourtant vouloir retourner dans l'est de la Bosnie.

Tandis que nous peinons à trouver notre chemin malgré l'aide d'un habitant, nous apercevons au loin Fatima qui nous attend, avec son fils de six ans. Elle semble abattue, les épaules voûtées, la poitrine creuse, le ventre enflé. Un visage fragile, des yeux bleu pâle, un nez pointu, une mâchoire étroite. Elle a tiré exagérément ses cheveux en arrière, comme une veuve. Pull blanc et jupe bleue, minables et tristes.

Elle nous conduit chez elle – son mari nous attend - par une entrée étroite qui mène au séjour ; à chaque pièce, un revêtement de sol différent. Des taches jaunes çà et là sur les murs. Sur une reproduction de tableau dans les bleus, une silhouette solitaire marche dans la forêt. A côté, la photo d'une villageoise, les bras autour de son petit-fils. Sur le mur opposé, en panneaux de bois massif, deux assiettes accrochées avec la même vue de Sarajevo la nuit. Sur des étagères aménagées dans le mur, un petit ours en peluche, une théière rose sans couvercle et une cafetière bleu et blanc.

Nous nous asseyons sur deux divans voisins, dont le tissu gris déchiré est recouvert de nattes. On nous sert du soda, du gâteau et du café.

Fatima est contente de notre visite. Hier, Raymonde, Maja et moi étions au Bureau des Prisonniers des camps, à dialoguer avec Fatima, emprisonnée et violée pendant la guerre.

Voici son histoire, telle que je l'ai entendue par trois fois. « Je vivais à Sarajevo, mais quand la guerre a éclaté, je me trouvais à Visegrad pour voir ma famille, avec ma fille et mon fils. Mon fils a pu s'échapper mais ma fille et moi avons été arrêtées. D'abord nous avons été enfermées dans un camp pendant dix jours, puis dans un autre camp pendant trente jours. Tout ce temps, ils nous ont violées régulièrement. Je donnais des sédatifs à ma fille pour qu'elle soit moins désirable.

Un jour, j'ai reconnu un voisin serbe ; je lui ai demandé de sauver les membres de ma famille. Il a ordonné de les faire tous venir, il allait nous fusiller, disait-il. Nous avons dû traverser un pont sur la Drina. Mais là, il y avait des Chetniks qui montaient la garde. Le Serbe leur a dit qu'il allait nous exécuter. Le pont était plein de corps de musulmans décapités. On a enjambé ces corps en glissant sur le sang. L'air était puant. Sur la rivière, flottaient des cadavres musulmans cloués à des radeaux en bois. De l'autre côté, assez loin du pont, dans un champ, le Serbe a tiré en l'air et nous a dit : « Courez ! La prochaine fois, vous n'aurez pas cette chance ». Plus tard, j'ai appris qu'on l'avait puni pour nous avoir aidés.

Nous sommes allés d'une ville à l'autre, avec les Chetniks derrière nous qui nettoyaient chaque ville. Il s'est passé presque 18 mois entre mon départ et mon retour à Sarajevo. A ce moment, je me suis rendu compte que j'étais enceinte. J'ai avorté ; si j'avais eu le bébé, je me serais tuée. Personne dans ma famille n'aurait accepté ce bébé, et moi non plus. A la suite de l'avortement, j'avais des hémorragies chaque mois, et à la fin, au bout de 14 mois, il a fallu une grossesse pour mettre fin à l'hémorragie. Et même si c'était le fils de mon mari, je n'arrivais pas à l'accepter. Encore maintenant, ça m'est difficile d'être sa mère ; au début je n'étais pas capable de m'en occuper, je le rejetais.

Mon mari ne sait pas que j'ai été violée, ni que ma fille a été violée. Le mari de ma fille ne le sait pas non plus, et il ne comprend pas pourquoi elle se comporte bizarrement ni comment il faut lui parler à ces moments. Parfois je pense que je devrais lui dire. Seuls mon thérapeute et les femmes de l'association savent.

Nous sommes très pauvres. Mon mari était charpentier, mais maintenant, il n'y a pas beaucoup de travail. Chaque jour est difficile. J'ai essayé de me tuer quatre fois. Mon fils s'est suicidé l'année dernière, il n'avait pas travaillé depuis 10 ans. » Fatima nous montre quelques photos, une série, image après image, prise à l'enterrement de son fils, avec les prières.

Fatima nous raconte son histoire parce que Raymonde envisage de la faire figurer dans un film sur des femmes de différents pays face à la guerre, au viol, à la maternité.

Aujourd'hui, nous sommes chez elle pour nous faire une idée de son environnement, rencontrer son mari et son fils. Le mari pense que c'est un film sur Sarajevo après la guerre.

Je m'excuse et vais dans la salle d'eau ; le robinet d'eau froide est cassé, il n'y a qu'une petite serviette jaune très usée près du chauffe-eau. Pas de papier toilette.

Le strict minimum. Et pourtant, ils ont une maison, à eux. Ils ne sont pas des réfugiés.

Ahmed parle avec animation des cinq balles de sniper qui ont traversé le toit tandis qu'il buvait son café. « Je suis resté cinq ans dans l'armée, mais c'était si dur que ça m'a paru dix ans. »

Maja et moi posons des questions simples pour prolonger l'entretien tandis que Raymonde filme avec un petit caméscope ;

- Vous saviez que Fatima et vos enfants étaient prisonniers ?
- Non
- Vous étiez inquiet pour eux ?
- J'étais dans l'armée, dit-il sans émotion en haussant les épaules.

A ce moment, je comprends pourquoi Fatima, d'instinct, a gardé son expérience pour elle seule.

J'observe les traits de Ahmed, anguleux, massif, buriné, yeux bruns, sourcils broussailleux. Les mains fortes d'un ouvrier. C'est un homme du réel, du concret.

« La situation est difficile, ici. Je peux juste survivre. Ma pension, c'est moins de 200 KM (environ 70€) même si j'ai travaillé plus de trente ans. Parfois, je décroche un peu de travail ». Et dans ce cas, il est payé 35 KM par jour. Fatima ne peut pas trouver de travail, elle va sur ses 50 ans et tout le travail est pour les femmes de 35 ans ou moins. Si elle pouvait, elle ferait des ménages. Sur leurs revenus, ils aident et gâtent un peu la famille de sa fille.

Fatima ajoute : « Il faut choisir entre acheter du pain et aller en ville en bus ; je ne sors pas beaucoup d'ici. » La télévision est la principale attraction du séjour. Mais elle est menacée aussi ; s'ils ne paient pas leur facture d'eau, la mairie risque de saisir la télé, ce qui ne rapporterait pas beaucoup d'argent.

« Venez admirer la vue sur Sarajevo », dit-elle. Et nous voilà sur la terrasse, sous une robuste treille, à regarder la ville. Quand les raisins sont mûrs, fin septembre, Fatima fait du vin, du raki et du jus. Elle ramasse quelques grains et nous les distribue.

- « Qui est la femme sur la photo, au mur du séjour ?
- Ma mère, elle était d'Herzégovine ». Le visage d'Ahmed n'exprime toujours aucune émotion.
- On dit qu'en Herzégovine, il n'y a que des pierres et le ciel, et que les femmes sont fortes, là-bas » dis-je.

- Ma mère était forte, mais nous avons aussi des pâturages ».

Je passe d'un visage à l'autre. Maja, notre interprète, étudiante en philosophie, enseigne l'anglais à temps partiel à des enfants ; blonde, délicate, sensible, elle a eu de la chance dans la vie. Raymonde, Française aux traits distingués, cinéaste de renommée internationale, a eu elle aussi sa part de chance. Je fais remarquer à la famille : « vous avez survécu à la guerre » - « oui, nous avons survécu ». Ils haussent les épaules. Je pense aux quatre tentatives de suicide de Fatima et au suicide réussi de son fils, l'année dernière.

Les raisins, amers et froids, d'un bel indigo profond, ne sont pas mûrs. Pour moi, et peut-être pour ces gens, cette vigne et la vue sur la cité et les montagnes compensent une maison minuscule qui doit, en hiver, paraître plus étriquée encore. Comme ils ne peuvent payer l'école pour leur fils, les trois membres de la famille sont presque toujours confinés ensemble.

La vigne est comme un répit, une promesse annuelle de beauté, d'ombre, de réconfort, le paysage donne de l'espoir. Tandis que nous rentrons, je me demande ce que cela ferait d'être comme Fatima, recluse dans les petites pièces basses de sa maison, enfermée avec ses souvenirs face à un futur étroit. Mais au moins, il y a la vigne.